

Marie Desplechin

J'ENVIE
CEUX
QUI SONT
DANS TON
CŒUR



Le livre

La mère de Bartholomé a décidé qu'il devait désormais la relayer deux heures par jour à la réception de l'hôtel familial. Ce n'est pas très fatigant, mais c'est vite ennuyeux. Surtout quand les clients sont les membres de la Société des Amis des Jardins. Mais s'il n'avait pas été assis derrière le comptoir en bois ce jour-là, à ruminer contre ses parents, Bartholomé n'aurait sans doute jamais rencontré Hélène...

L'autrice

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a fait des études de lettres et de journalisme. Dans ses romans pour la jeunesse, elle explore différentes veines littéraires, le roman historique, le roman à plusieurs voix où se côtoient fantastique et réalité contemporaine, les récits sur l'adolescence d'aujourd'hui, le fantastique et l'étrange.

Marie Desplechin

J'ENVIE
CEUX
QUI SONT
DANS TON
CŒUR

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Thomas Lion,
pour des raisons sentimentales
et géographiques*

DERRIÈRE LE COMPTOIR DE BOIS

Il flotte dans l'air, depuis quelques jours, une minuscule poussière de cuivre et de safran. Il faut, pour l'apercevoir, que le soleil traverse l'air clair. Elle étincelle. Elle danse, balancée par d'infatigables et mystérieux tourbillons.

Sur les bas-côtés de la route règne la plus grande anarchie. Une nappe d'herbes inattendues a surgi de la terre nue. Des clochettes, des grappes et des ombelles blanches et bleues qui grimpent à l'assaut de l'asphalte noir. On ne trouve encore rien de bouleversant, ni coquelicots, ni boutons d'or. Mais enfin, ce robuste tapis à motifs est déjà une joie pour l'œil et un réconfort pour l'esprit.

J'ajoute le parfum d'eau, de poussière et de lilas qui m'attrape le matin, quand je pars pour le collègue, et me reprend à l'heure du goûter, quand j'en reviens.

Celui qui a déjà connu une bonne douzaine d'hivers sait de quoi il retourne. Tous les petits poils vibrants qui lui tapissent l'intérieur du nez diligentent le message vers son cerveau: bientôt les soirées longues, les chemises à manches courtes, les glaces à l'eau auxquelles colle le papier. Bientôt le printemps.

Hier, à midi, nous avons accueilli un groupe de clients. Dans un crissement d'apocalypse, le premier autobus de la saison est venu s'échouer sur le parking de la grand-place. Ses roues géantes ont levé autour de lui une nuée de graviers. Il a tremblé, il a pété, il a renâclé, puis, dans un hoquet, il s'est immobilisé.

Devant l'hôtel, rangés par ordre de taille, nous l'attendions, mon père, ma mère et moi, Bartholomé. Dans le ventre du bus, deux portes coulissantes se sont ouvertes, glissant majestueu-

sement l'une sur l'autre. Un gros homme en veste grise a pointé le nez hors de la ferraille. Il a jeté un coup d'œil méfiant alentour, il s'est éponge le front, il a agité devant lui un pied timide, comme s'il tâtait l'eau. Il ressemblait à une blatte géante, mais il ne s'agissait que du chauffeur.

À sa suite, dans un désordre sautillant, la petite colonie de voyageurs a descendu le mince escalier à claire-voie. Une fois à terre, ils se sont tournés les uns vers les autres, se hélant et s'embrassant comme une famille de souris blanches égarées sur la paille d'un laboratoire. Ils formaient au sol un groupe compact, hirsute et solidaire.

Enfin, ils se sont tournés vers nous. Tous ensemble. Vingt-cinq retraités aux joues lustrées et aux chaussures molles, participant cette année au grand colloque de la Société des Amis des jardins, association fidèle qui tient ses assises à Mont-Chevigny une fois par an, à l'amorce du printemps. Vingt-cinq dingos poussiéreux

et bavards, vingt-cinq vieux écolos nichés pour quinze jours dans un hôtel vétuste entouré d'arbres. Que demander de plus à la vie? Oh mon Dieu... Un immense sentiment de découragement m'a attrapé par les pieds, m'a scié les jambes, et m'a balancé dans un puits de noire tristesse. Me faudrait-il, chaque année de ma vie, voir revenir la Société des Amis des jardins, et me satisfaire, jusqu'au jour de ma mort, de la compagnie désolante des clients de l'hôtel? Me faudrait-il laisser ma jeunesse me filer sous le nez et vieillir sans avoir jamais aimé? Serais-je encore, à quarante ans, l'esclave voûté de mes parents, le regard fuyant, le cheveu terni par l'ennui des jours semblables?... STOP.

Alors que la petite troupe s'ébranlait en bon ordre, mon père s'est avancé à sa rencontre, les bras largement ouverts, le sourire radieux :

– Bienvenue à l'hôtel du Lion d'Or! a-t-il lancé de sa belle voix, une voix grave chargée d'accents chaleureux, celle qu'il prend quand il a bu un verre de trop.

Ma mère, elle, a regardé le ciel. J'ai levé le menton pour suivre son regard vagabond. Là-haut, dans l'azur froid, se pressaient des lambeaux blancs de nuages.

– Pas de doute, a-t-elle remarqué à voix basse, cette fois, le printemps est là.

– Je le savais déjà, ai-je dit sans baisser les yeux du plafond céleste.

Elle a rejeté la tête en arrière et, sur ses épaules, ses boucles rousses ont effectué un mouvement de vague.

– Oh oh, monsieur Je-Sais-Tout, a-t-elle fait. Au courant avant tout le monde, comme d'habitude.

Ma mère. Je me moquais bien de ses remarques acides. Je n'avais pas besoin des touristes, moi, pour sentir les saisons. Je savais où nous en étions au parfum de l'air, à la sarabande de la poussière d'or, aux fleurs des ornières.

Suivis par les horticulteurs, nous avons opéré une entrée triomphale dans le hall de l'hôtel.

– Mesdames, messieurs, a annoncé mon père

avec un large geste du bras, vous êtes ici chez vous.

J'avais l'impression gênante que nous les avions capturés, tous ces braves gens. Je me sentais l'âme d'un renard qui vient d'embarquer un troupeau de dindes pour le conduire dans sa tanière. Tous sourires dehors, mon père, pérorant au milieu du groupe, ne semblait pas souffrir des mêmes scrupules. S'il y avait un renard dans la bande, c'était lui.

Ma mère, comme à son habitude, arborait son sourire Profond Mystère, un mélange de dédain, de douceur et de rêve dans lequel elle excelle. Nous, les proches, sommes plus ou moins blindés : nous la connaissons, nous avons l'habitude de ses manières, grandes offensives séductrices, petites attaques charmeuses. Mais les étrangers, ah, les étrangers... Ils se laissent fasciner sans résistance, reconnaissants de toute cette admiration qu'elle fait naître en eux. La regarder minauder en secouant les cheveux, pour eux, c'est déjà les vacances.

«Un hôtelier si chaleureux et une si belle hôtesse», voilà ce que pensent les gens de passage, parfois avec enthousiasme. Nos voisins les plus proches, eux, voient les choses différemment. «Un sacré malin, ton père», siffle parfois le boucher sur son seuil, quand je passe devant chez lui. Quant à ma mère, on n'en parle pas trop, du moins pas devant moi. Mais il suffit de suivre les regards pour savoir ce qu'on pense. Pas beaucoup de bien, croyez-moi. Mais qu'importe. «Je me fiche bien de connaître l'opinion de tous ces crétins», claironne mon père de bon matin, en guise d'avertissement, en nettoyant le trottoir du Lion d'Or à grands coups de balai.

Je suis comme tout le monde : je n'aime pas beaucoup que l'on dise du mal de mes parents. Je hais ces minables, furieux de la beauté de ma mère et de l'activité de mon père. Je rêve du jour où je me battrai pour défendre l'honneur bafoué de mes parents. Mais il me faut pour cela attendre d'avoir pris un peu de poids et quelques centimètres de tour d'épaules. Sans

quoi, le boucher ventripotent n'aura qu'un geste à faire pour me transformer en escalope, rose pâle et complètement aplatie. D'un coup du plat de son hachoir. Splash.

La seule personne autorisée à penser quelque chose de mes parents, c'est moi. Leur fils unique. Imaginez-vous grandir et vieillir entre un malin et une ravissante... Beaucoup de choses à observer, certes, mais peu de soutien dans l'existence. Mes parents sont très préoccupés par leur vie. Ils n'ont pas tellement la place de se soucier de moi.

Je ne veux pas dire qu'ils ne m'aiment pas, non. Ils m'aiment bien, certainement. Mais ils aiment aussi une quantité d'autres gens. En fait, ils aiment et désaiment comme on change de chaussettes. Ils brassent les amis. Ils n'ont jamais le cœur libre.

Au fil des années, ils se sont habitués à moi, voilà comment je vois les choses. Je n'ai jamais été battu, j'ai toujours reçu un cadeau à Noël. Pour un observateur indulgent, cela peut

passer pour de l'amour. Mais je suis sûr d'une chose : si un savant fou me greffait discrètement le cerveau d'un autre, mes parents ne se rendraient compte de rien. S'ils sont capables de me reconnaître physiquement, ils n'ont aucune idée de qui je suis. De ma vraie personne, de mes désirs, de mes rêves et de mes peurs, ils ignorent tout.

Les clients sont donc entrés derrière nous dans le hall du Lion d'Or et j'ai pris ma place à la réception, derrière le grand comptoir en bois ciré. Pour attribuer les chambres, ma mère s'est installée à côté de moi. Tandis qu'elle distribuait les clés, je vérifiais les noms, m'assurant que chaque client était bien enregistré et qu'à chacun d'eux correspondait la clé prévue.

La réception, c'est une idée de ma mère. Il y avait un certain temps qu'elle me regardait d'un œil intéressé, quand elle me voyait, vautré dans un fauteuil ou sur un canapé, occupé à lire, à rêvasser ou à apprendre des listes de verbes irréguliers.

– Alors, mon garçon, toujours avachi à ne rien faire? remarquait-elle, sans méchanceté mais avec une sorte de curiosité.

Elle n’attendait pas de réponse, je crois, alors je ne répondais pas. Je levais les yeux sur elle avec un sourire. Et puis un jour, à la fin de l’été dernier, elle s’est arrêtée devant le fauteuil et elle m’a regardé, les poings sur les hanches.

– Eh Gérard! a-t-elle crié à l’adresse de mon père. Viens voir ici!

Gérard ne devait pas être bien loin parce qu’il a rappliqué dare-dare.

– Toutes ces heures qu’il passe effondré à ne rien faire, ce grand garçon, il pourrait aussi bien les passer à la réception, non?

La stupeur m’a cloué le bec. Parce que la réception, jusque-là, c’était elle qui s’en chargeait. Et ce n’était un mystère ni pour Gérard ni pour moi qu’elle s’ennuyait tout ce qu’elle pouvait, derrière son comptoir, à distribuer les sourires et les clés.

– Surveiller les entrées, répondre aux ques-

tions et prendre les messages... Ce n'est pas très difficile.

Gérard hochait la tête d'un air approbateur. Certaine de son aval, Annabelle s'est tournée vers moi :

– Tu aurais tout le temps que tu veux pour lire, bien assis, là. Le fauteuil est confortable. Il suffit d'être un tout petit peu aimable et de faire attention...

– Mais le collègue ? j'ai dit. J'arrête tout et je passe à l'hôtellerie ?

– Ah mais ce qu'il peut être bête, celui-là, quand il veut !

Ma mère a secoué la tête et ses boucles rouges, agacées, ont volé autour de son visage.

– Tu n'y resteras pas toute la journée à la réception. Juste deux ou trois heures en rentrant de l'école, et quelques matinées le samedi et le dimanche. On se partagera la tâche. Tu ne vas pas refuser d'aider tes parents, à ton âge, non ?

– Non, j'ai dit, je ne vais pas refuser.

Il était impossible de l'envoyer sur les roses. En dépit du désir brûlant que j'en avais. Elle avait gagné la partie et j'étais bon pour passer la plus belle partie de mes loisirs à faire des grâces à des inconnus, bouclé derrière un comptoir en bois.

Au début de l'automne dernier, alors que se terminait la saison, j'ai commencé ma carrière. À cinq heures, au retour du collègue, j'ai enfilé une chemise blanche et je me suis installé, avec un bouquin et une liste de verbes, sous le panneau des clés. Devant moi, la porte vitrée qui donne sur la rue. Derrière moi, l'ascenseur. Sur ma droite, la salle à manger. Sur ma gauche, le bar où trône un poste de télévision à écran plat, fleuron de l'hôtel, fierté de mon père.

Les clients n'ont pas été surpris de trouver le gamin là où ils avaient coutume de voir la mère. Au contraire. Ils avaient l'air de trouver ça mignon, de se faire servir par le fils du patron.

– Une affaire de famille, cet hôtel, hum? a fait l'un d'eux.

Je n'ai pas répondu. Je me suis contenté de sourire. Sourire: c'est ce qu'on m'avait demandé. Il ne fallait pas compter sur moi pour en faire plus.

J'aurais pu me révolter. J'aurais pu exiger quelque chose en échange de mes services. J'aurais pu faire la gueule. Je n'ai rien dit. Et en un sens j'ai eu raison. Parce que, sans la réception, je n'aurais sûrement jamais rencontré Hélène.

Souvent, les événements les plus contrariants de notre vie sont aussi les plus riches de promesses. C'est quelque chose qu'on peut se dire pour se remonter le moral. Après. Quand on a vu la couleur des promesses.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

Le journal d'Aurore, tome 1 : jamais contente

Le journal d'Aurore, tome 2 : toujours fâchée

Le journal d'Aurore, tome 3 : rien ne va plus

Satin grenadine

Séraphine

Juke-box (collectif)

Sothik

Collection MÉDIUM +

Les yeux d'or

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche
© 1997, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : novembre 2004

ISBN 978-2-211-30395-8